

Exemple de réponses possibles

Cours Spinoza 2020, première épreuve, sur le *Traité théologico-politique*

Texte à expliquer : chap. 15, p. 257-258 « Il suit en effet très évidemment ... la majesté de la raison ? »

Quel est l'objet (la matière et le but) de ce passage ?

L'extrait à expliquer se trouve presque à la fin de la première partie du livre, dans laquelle Spinoza a montré que la théologie et la philosophie formaient deux royaumes distincts, indépendants l'un de l'autre, celui de l'obéissance et celui de la connaissance. Ils ont chacun leur principe, et celui de la religion, que l'obéissance peut conduire au salut, ne se démontre pas par la pure raison. Spinoza revient à la critique de ceux qui, pensant se fonder sur la seule théologie, rejettent la raison, et c'est dans cet argument que se trouve notre extrait, où il rappelle la séparation des deux royaumes et analyse les motifs des théologiens qui, rejetant la raison, revendiquent à tort l'existence d'un autre principe de vérité, purement religieux. Il terminera ensuite le chapitre en reformulant l'utilité du principe religieux d'obéissance. — Pourquoi revenir juste avant la fin à l'erreur des théologiens ennemis de la raison ? Est-ce pour se donner encore l'occasion de rappeler le principe de la séparation de la philosophie et de la théologie ? Sans doute, mais cela n'explique pas la voie prise. Il est intéressant de remarquer que Spinoza en vient à attaquer les vraies raisons des théologiens, qui sont leurs motifs, et qui sont en effet d'ordre non pas intellectuel, mais affectif. Ils sont dominés par certaines passions, la vanité et la crainte. Le refus de la raison pour ces motifs nous rappelle l'analyse initiale de la superstition dans la préface, car elle aussi déteste et rejette la raison. On retrouve donc suggérée ici l'affinité entre la religion et la superstition, et le danger qu'elle représente. Malgré l'affirmation de l'indépendance des deux royaumes, Spinoza tenait à affirmer encore le caractère indispensable de la raison pour la théologie et sa supériorité.

Quelle est la structure, l'articulation, de ce passage ?

Cet extrait est découpé dans un argument plus large, dont il dépend, et que nous avons rappelé ci-dessus. Dans la phrase précédente, Spinoza avait déjà donné la raison du rejet de la raison par certains théologiens qui prétendent ne la considérer que comme une arme contre les athées. Leur justification est hypocrite, et ils sont dominés par leurs passions, et notamment la vanité. Le "en effet" de la première phrase de l'extrait manifeste que nous entrons maintenant dans la justification de cette accusation.

Les deux premières phrases de l'extrait reprennent les thèses établies auparavant, séparant la théologie et la philosophie, et qui contestent les prétentions des théologiens ennemis de la raison : la théologie n'est concernée que par les œuvres et leur conséquence promise dans les Écritures ; en revanche tout le domaine de la connaissance, ou de la pure spéculation, relève exclusivement de la raison, et il n'y a pas d'exception à cela, aucun autre principe de vérité. Autrement dit, l'accusation est justifiée, car il s'ensuit qu'il est faux qu'il y ait une révélation de vérités spéculatives autres que celles de la lumière naturelle.

Cette démonstration faite, Spinoza peut revenir aux autres raisons de la position de ces théologiens, qui sont des motifs passionnels, abordés dans la dernière phrase de notre extrait. La justification de l'accusation des théologiens s'articule donc ainsi : comme la raison n'est pas leur motif, ainsi qu'ils l'avouent, ils doivent en avoir d'autres, et c'est dans leurs passions qu'il faut les chercher. Il y a deux passions qui peuvent jouer ce rôle : la vanité, puisqu'ils prétendent avoir un principe de connaissance vraie supérieur à la raison, alors qu'il n'y en a pas ; et la crainte, puisque ce qu'ils rejettent c'est la raison, principe des philosophes, dont ils risquent de subir les critiques et de se voir ridiculisés dans leurs prétentions à une vérité supérieure.

On peut considérer la fin de cette dernière phrase comme ajoutant une nouvelle considération. La tactique des théologiens contre les philosophes consiste à se réfugier dans le sacré, c'est-à-dire (p. 219) un caractère divin conventionnel qu'on attribue aux Écritures et qu'ils prennent pour absolu. Il semble qu'à ce sacré, conventionnel, Spinoza oppose la majesté, naturelle, de la raison, supérieure à tout ce qui peut servir sinon au culte, puisque celui qui l'outrage ne peut plus se réfugier auprès d'aucun autel. Sous couleur de s'attaquer à des théologiens superstitieux seulement, Spinoza ne signifie-t-il pas la différence de dignité des deux royaumes ?

Que signifie à la page 258 « les Philosophes »

Quoique la théologie et la politique soient les objets principaux du Traité théologico-politique, la philosophie y est centrale, déjà parce qu'il s'agit d'un livre philosophique et qu'il se propose de défendre la liberté de philosopher, et aussi parce que le lecteur ouvertement visé par Spinoza, le seul qu'il reconnaisse, c'est le philosophe. On le voit dans notre extrait menaçant de ridiculiser le théologien superstitieux. Or son arme, capable de jeter le ridicule, c'est la raison, la capacité naturelle (et proprement divine) de connaître véritablement les choses, et pour cette raison, de dévoiler les fausses prétentions du superstitieux. Mais comment le philosophe se rapporte-t-il à la raison ? Il serait très exagéré de dire qu'il soit le seul à être raisonnable ou rationnel, et réciproquement que tous ceux qui raisonnent soient des philosophes. Car la raison est la lumière naturelle présente en tout homme. Et même le superstitieux qui s'est mis à détester la raison, se pense raisonnable et l'est hors de ses superstitions. Le philosophe fait donc plus que d'être raisonnable par nature. Spinoza oppose dans ce passage le sacré du théologien à la majesté de la raison, et suggère la comparaison entre les autels des diverses religions, consacrés aux dieux imaginaires, avec un équivalent non désigné pour la raison, dont on sait qu'elle cherche à connaître au contraire le vrai dieu, ou la nature. Cela nous incite à voir aussi le philosophe par comparaison avec le fidèle, comme s'il s'était voué, lui, à la raison. Mais son lien à la raison est très différent de la dévotion religieuse, parce qu'il est intime, sans soumission. Il est pratique aussi, mais comme sagesse ou vie selon la raison.

Analyser la phrase « Il suit en effet... dans l'âme. ». Quelle est sa cohérence avec le reste du passage ?

Nous avons déjà vu comment la première phrase de notre extrait manifestait par le "en effet" son lien avec l'argument débuté plus haut. Les théologiens attaqués par Spinoza se réfèrent à l'Esprit-Saint qu'ils opposent à la raison, et prétendent que la vraie connaissance doit provenir de lui. C'est cette prétention qui est réfutée ici. La question est de savoir ce qu'est l'Esprit-Saint. D'abord, et c'est un point d'accord, il signifie l'auteur de la révélation des Écritures ou cette révélation elle-même. De ce point de vue, les théologiens doivent effectivement se référer à lui. Le débat porte sur ce qu'il révèle. Or il ne rend témoignage que des œuvres bonnes. C'est naturellement ici sur la restriction que porte l'accent, car la religion n'est qu'affaire d'obéissance, et l'on s'égare à y chercher autre chose que des commandements moraux. Ce qui rend les actions bonnes pour le fidèle, c'est qu'elles sont faites par obéissance. Comme il s'agit de convaincre aussi les théologiens, Spinoza, selon sa méthode concernant la religion, cite la Bible, où l'expression de "fruits de l'Esprit-Saint" est parlante, signifiant à la fois que les actions commandées découlent de lui et qu'elles sont bonnes.

La seconde partie de la phrase est particulièrement intéressante à ce moment de l'argument général du livre. Comme les théologiens critiqués se réclament non seulement de l'Esprit-Saint tel qu'il se révèle dans les Écritures, mais aussi en tant qu'ils pensent pouvoir le consulter à l'intérieur d'eux-mêmes, d'une manière analogue à celle avec laquelle on se réfère en soi à la raison, Spinoza le considère également tel qu'il est en nous, et il le détermine en rapport avec ses fruits, les bonnes actions, cette fois non seulement comme leur source, mais aussi comme leur effet. Il n'est alors rien d'autre que la tranquillité intérieure de celui qui a bien agi, c'est-à-dire conformément aux commandements. Dieu en nous n'est donc que l'effet de ses propres fruits. Comme ses commandements sont bons, l'obéissance produit de bons effets en nous, à savoir la tranquillité, c'est-à-dire la bonne conscience, ou une conscience en paix. Voilà donc ce qu'est le véritable salut promis par la religion. Ne dirait-on pas que c'est naturel, et que celui qui se conforme à la morale parce qu'il pense que c'est la bonne chose à faire, fidèle à une religion ou non, va jouir ainsi de la paix intérieure, qui est certes un très grand bien ? Assurément, mais est-ce le bien suprême ? N'y a-t-il pas un doute, car ne peut-on pas désirer davantage, comme le philosophe ? Oui, mais précisément, il faut alors changer de royaume. Si l'on en reste à la religion, le désir d'autres fruits fait perdre le goût de ceux qu'elle peut donner, comme on le voit dans la phrase suivante, où les théologiens prétentieux récoltent les vaines satisfactions de la vanité, et la peur du ridicule, c'est-à-dire de la découverte de la vanité de leurs prétentions. Comment cela se concilie-t-il avec la reconnaissance de l'indémontrable prétention de la religion à pouvoir promettre vraiment le salut aux obéissants ?